

Vente aux enchères : une fabuleuse collection d'arts décoratifs exposée exceptionnellement à Paris

Marché de l'Art
Par Hervé Grandsart le 03.06.2025



Guéridon d'époque néoclassique (détail), travail russe, vers 1800, probablement d'après un dessin d'Andrei Voronikhine, bronze ciselé et plateau en quartz, H. 71,5 cm. Estimé entre 40 000 et 60 000 euros. Présenté dans la vente « Simone Steinitz, the Legacy of Taste » chez Christie's Paris le 19 juin 2025. © Christie's images limited, Nina Slavcheva

Programmée le 19 juin prochain chez Christie's à Paris, une vente rend hommage au goût de feu Simone Steinitz, qui fut l'épouse du célèbre antiquaire Bernard Steinitz. Voulue par Benjamin Steinitz, fils de ce couple mythique et lui-même galeriste installé, à Paris, au 6, rue Royale, elle honore plus particulièrement les arts décoratifs français. Un florilège de quelques objets d'exception en témoigne ici.

C'était un secret de polichinelle : dans les résidences Steinitz, Simone Steinitz sélectionnait avec passion les objets jugés dignes d'y figurer. L'entrée dans les collections Steinitz s'accompagnait en outre d'investigations permettant de retracer l'histoire, sinon le rang, des œuvres exhumées : hier, comme aujourd'hui, « l'œil » et le « goût » Steinitz riment avec connaissances. L'ensemble offert aux amateurs, comprenant près de 130 lots d'époques diverses, fait néanmoins la part belle aux productions les plus raffinées de ce XVIIIe siècle durant lequel Paris conforta son rang de capitale européenne des arts décoratifs.

L'essor des arts décoratifs au XVIIIe siècle

Le renouvellement du cadre de vie à la fin du règne de Louis XIV avait préparé le terrain. L'abandon, à partir de la décennie 1680, des imposantes cheminées à hotte au profit de cheminées basses entraîna, sur leurs tablettes désormais surmontées de miroirs, l'apparition d'une quantité d'objets décoratifs nouveaux où s'unissaient, au-delà de l'utilité, perfections artistique et technique. Dans le domaine du mobilier, l'ébéniste André-Charles Boulle, à la charnière des XVIIe et XVIIIe siècles, fixa l'union, si riche d'avenir, des décors marquetés avec le bronze doré. Pour nourrir un marché en plein essor et ouvert aux commandes étrangères, les marchands merciers, initiateurs de bien des modes, purent s'appuyer sur une foule de maîtres en permanente émulation. Paris aspirant tous les talents dans un large rayon, beaucoup de ces maîtres provenaient des régions hollando-flamandes et de l'ouest de l'Allemagne.



Console d'époque Louis XV, vers 1735-1740 (60 000 à 100 000 euros), paire de cache pots d'époque Régence, vers 1720 (20 000 à 30 000 euros), et candélabre d'époque Napoléon III, vers 1865 (50 000 à 80 000 euros), présentés dans la vente « Simone Steinitz, the Legacy of Taste » chez Christie's Paris le 19 juin 2025. © Christie's images limited, Nina Slavcheva

Attribuée pour sa qualité d'exécution à Bernard I van Risenburgh, une paire de luxueux coffrets Régence (vers 1720) mêlant bois exotiques et matières colorées diverses – écaille, corne, nacre, laiton, étain – en témoignent tout en illustrant la vogue, au premier tiers du XVIII^e siècle, de la marqueterie dite Boulle à riches effets polychromiques. Arrivé à Paris en provenance de Groningen (Hollande) en 1696 et reçu maître en 1722, cet ébéniste appartient à la cohorte des maîtres restés anonymes jusqu'à une date très récente, l'obligation d'estampiller n'ayant été décrétée qu'en 1743 puis officialisée en 1751.



Deux boîtes à ouvrage formant paire d'époque Régence, attribuées à Bernard van Risenburgh I, dit BVRB I, vers 1720, en bronze ciselé et doré, marqueterie d'écaille de tortue imbriquée et caouanne, nacre, laiton, étain et corne teinté polychrome, en placage d'amarante et palissandre. Estimé entre 40 000 et 60 000 euros © Christie's images limited, Nina Slavcheva

En outre, trois générations portèrent, de père en petit-fils, le même prénom. À ce Bernard I sont aujourd'hui attribués, outre une douzaine de coffrets et autres menus objets luxueux, de spectaculaires meubles Boulle dont plusieurs figurent au musée du Louvre. Son fils, créateur d'emblématiques meubles estampillés « BVRB », fut, pour sa part, identifié formellement en 1957 par un chercheur dans un article de « Connaissance des Arts ».



Bureau plat d'époque Louis XVI, vers 1785, (50 000 à 80 000 euros) et paire de lampes à huile d'époque Louis XVI, vers 1780, (20 000 à 30 000 euros) présentés dans la vente « Simone Steinitz, the Legacy of Taste » chez Christie's Paris le 19 juin 2025.

Pour Louis XVI

À l'instigation des marchands merciers, les vases et figurines de porcelaine chinoise furent sublimés tout au long du XVIII^e siècle par de fastueuses montures de bronze doré, art pour lequel Paris acquit une suprématie incontestée. Provenant des collections Rothschild au château de Ferrières, ce vase balustre en porcelaine bleu poudré d'époque Qianlong reçut, vers 1775, son magnifique décor de bronze doré signé « PAJOT » (Antoine Philippe Pajot ; 1730-1781).



Vase à tête de zéphyr d'époque Louis XVI, signature d'Antoine-Philippe Pajot, vers 1775, porcelaine de Chine émaillée bleu poudré anciennement doré et monture en bronze ciselé et doré, H. 54,5 cm. Estimé entre 50 000 et 80 000 euros. © Christie's images limited, Nina Slavcheva

Une paire d'appliques de même style Louis XVI de ce maître, davantage ciseleur que fondeur et contemporain des bronziers Pierre Gouthière et Quentin-Claude Pitoin, figure également dans la vente. Mises en avant pour leur seul exotisme, les figurines chinoises pouvaient se contenter d'un sobre socle, cas de cette série.



Bonheur-du-jour d'époque Louis XVI, attribué à Adam Weisweiler, dernier quart du XVIIIe siècle, placage de loupe d'if, citronnier, filets d'amarante, acajou et placage d'acajou, ornementation de bronze ciselé et doré. Estimé entre 30 000 et 50 000 euros, et cinq figurines chinoises, dernier quart du XVIIIe siècle. © Christie's images limited, Nina Slavcheva

Leur histoire, prestigieuse, nous est révélée par un prospectus de 1809 les décrivant dans une liste de biens appartenant à Philippe-François Julliot (1788-1836), membre d'une célèbre famille de marchands-merciers ayant eu, jusqu'à la Révolution, pignon sur la rue Saint-Honoré avec un magasin nommé le « Curieux des Indes ». On y apprend que ces figurines provenaient d'achats effectués par Julliot pour le compte de Louis XVI, désireux d'ouvrir, dans un museum à venir (au Louvre, peut-on penser), une galerie de productions céramiques. La Révolution ayant mis un terme à ce projet, Julliot conserva ces achats, remis en lumière et dûment authentifiés aujourd'hui.



Paire de bougeoirs à main du XVIIIe siècle, en porcelaine blanc de Chine du XVIIIe siècle et monture en laiton.
Estimée 10 000 à 15 000 euros. © Christie's images limited, Nina Slavcheva

Ébénistes étrangers versus ébénistes français

Symbole de cet art de vivre du XVIIIe siècle mêlant intimité, luxe et fantaisie, le bonheur-du-jour (vers 1785) sur lequel ont été photographiées les figurines fut un meuble de prédilection des chambres à coucher et boudoirs féminins. De suprême élégance et finesse d'exécution, il appartient à une famille d'une dizaine de bonheurs-du-jour à gradin estampillés ou bien attribués à Adam Weisweiler (1746-1820 ; reçu maître en 1778). Créateur de mobilier de style néoclassique Louis XVI mais resté dans l'ombre, contrairement à son contemporain Jean-Henri Riesener dont plusieurs créations, possibles commandes royales, figurent dans la vente, Weisweiler travailla avant tout pour Dominique Daguerre, marchand-mercier très lié aux commandes de la Cour.



Encoignure et console desserte attribuées à Jean-Henri Riesener, vers 1785, présentées dans la vente « Simone Steinitz, the Legacy of Taste » © Christie's images limited, Nina Slavcheva

Outre ce maître, maints ébénistes majeurs du siècle sont représentés dans la vente, qu'ils soient français tel Charles Cressent, avec une commode (vers 1720/1725), ainsi que le rare Gilles Joubert, ébéniste de la Couronne à qui est attribué un remarquable secrétaire à abattant (vers 1763) -, ou bien d'origine étrangère. En témoignent, entre autres le bonheur-du-jour de Weisweiler, un cartonnier rocaille (vers 1750) attribué à Joseph Baumhauer, dit Joseph, ainsi qu'un secrétaire à abattant de style transition (c. 1760) de l'incomparable marqueteur que fut Jean-François Oeben. Passé par l'atelier d'Oeben, comme Riesener, Jean-François Leleu, l'un des maîtres français les plus inventifs de cette seconde moitié du XVIIIe siècle, est représenté par une précieuse paire de consoles Louis XVI (vers 1780). Parmi les lots de sièges proposés, des créations des années 1780 de Georges Jacob pourraient relever de commandes princières.



Deux consoles demi-lune à l'anglaise formant paire d'époque Louis XVI, estampille de Jean-François Leleu, vers 1780, en chêne et noyer moulurés, sculptés et dorés, placage d'amarante et bois peint, dessus en marbre blanc, H. 84 cm x L. 65 cm. Estimée entre 100 000 et 150 000 euros. © Christie's images limited, Nina Slavcheva

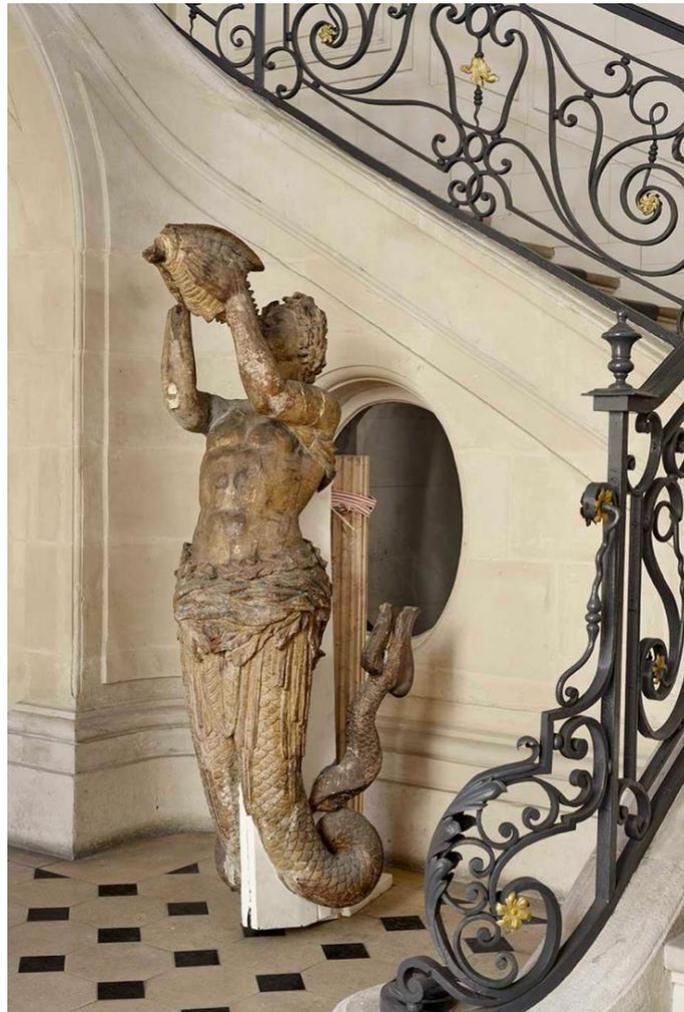
Un roi à l'établi : Louis XV

L'un des lots phares de la vente, une garniture de trois vases en ivoire ornés de bronze doré, restée miraculeusement complète, a pu retrouver son illustre auteur : le roi Louis XV en personne. Initié très jeune à la pratique du tour (art d'évider l'ivoire), divertissement princier par excellence, Louis XV cultiva cette technique tout au long de son règne dans treize endroits différents de Versailles, indépendamment des pièces du tour attestées dans d'autres résidences royales. Les modèles de ces vases se retrouvent dans le recueil de 1770 que fit graver et dédier au roi Pierre-Elizabeth de Fontanieu, Intendant et contrôleur général des Meubles de la Couronne, pour fixer le souvenir des modèles proposés au roi pour exécution. Louis XV dut façonner ces vases avec la probable collaboration, outre d'un maître-professeur du tour (Michel Voisin ?), d'autres membres de la famille royale.



Garniture royale de trois vases de la fin de l'époque Louis XV, d'après un dessin de Pierre-Elisabeth de Fontanieu, vers 1770, en ivoire tourné, mouluré et sculpté et monture en bronze repoussé, ciselé et doré, H. 22 cm et 15 cm. Estimé entre 80 000 et 120 000 euros © Christie's images limited, Nina Slavcheva

Mais aucune vente Steinitz ne serait digne de ce nom sans la présence d'objets d'une originalité déroutante. Représentatif de l'indépendance d'esprit Steinitz, ce triton en bois soufflant dans une conque de la fin du XVIIe ou du XVIIIe siècle ayant orné un navire de guerre devrait revenir à l'un des grands sculpteurs des arsenaux royaux méditerranéens de Marseille ou de Toulon.



Triton soufflant dans une conque, figure de proue ou de poupe de bateau, France, probablement atelier de sculpture de l'Arsenal de Toulon ou de Marseille, fin du XVIIe ou du XVIIIe siècle, en bois doré et partiellement polychromé, H. 173 cm. Estimée entre 30 000 et 50 000 euros. © Christie's images limited, Nina Slavcheva

Autre surprise : un grand bureau plat dans le goût du XVIIIe siècle néoclassique évoquant les productions d'un René Dubois (1737-1799) provient du yacht « La Gaviotta IV » du milliardaire-collectionneur Arturo Lopez-Willschaw (1900-1962). Il est attribué à Georges Geoffroy (1903-1971), célèbre décorateur apprécié de l'internationale « Café Society » des années 1950. Les coups de cœur et raretés seront donc multiples pour les enchérisseurs de cette vente dont le produit, estimé entre 3,350 et 5,2 millions d'euros, devrait être dépassé et, faut-il espérer, accompagné de plusieurs préemptions d'institutions nationales.

« Simone Steinitz, the Legacy of Taste »

Exposition publique du 14 au 19 juin

Vente chez Christie's-Paris, 9, avenue Matignon, le 19 juin 2025

Illustrious origins: rare works from Galerie Steinitz | Christie's

[Cliquez ici](#), pour lire l'article entier.